

Sept kilos de mystère Kubrick

Christiane Kubrick, la veuve du cinéaste, a ouvert le manoir de Saint Albans où son époux entreposait ses archives. Alison Castle a fouillé dans cette mine pour un livre splendide édité par Taschen: «Les Archives Stanley Kubrick». Par Thierry Jobin

IMPOSSIBLE DE NE PAS REDOUTER une part de cynisme derrière ces *Archives Stanley Kubrick* publiées chez Taschen. La passion suscitée par l'auteur de *2001: l'Odyssée de l'espace* a transformé ses admirateurs les plus assidus en chiens de garde. Et beaucoup avaient déjà grogné lorsque, dès le lendemain du 7 mars 1999, date de la mort du maestro, les coffrets DVD s'étaient marchés sur les pieds, une collection succédant à l'autre, profanant une œuvre que son créateur avait, de son vivant, soigneusement gardée hors de portée de la commercialisation vidéo. La méfiance avait naturellement glissé vers les héritiers: Christiane Kubrick, la veuve, et Jan Harlan, frère de Christiane et fidèle collaborateur du cinéaste. Eux détiennent à présent les clés du trésor. Eux ont répondu aux questions lorsque *Eyes Wide Shut*, le chef-d'œuvre posthume et sous-estimé, est sorti. Et, après avoir concocté un documentaire (*Stanley Kubrick: A Life in Pictures*, 2001), les voilà qui ouvrent à Alison Castle les bibliothèques, les cartons et les réserves du manoir britannique de Saint Albans, où Kubrick se terrait.

Le Kubrick qui se dégage enfin est un artiste fou de perfection, chaleureux, curieux de tout et beaucoup moins misanthrope qu'il n'y paraît

C'est donc un sentiment paradoxal qui accompagne l'acquisition, à 250 francs quand même, des magnifiques *The Stanley Kubrick Archives* (livré avec un appendice qui traduit tous les textes en français): d'un côté, l'envie que la fratrie héritière ait vendu l'âme de Kubrick afin que tous ses mystères soient enfin percés; de l'autre, le désir ardent que cette œuvre artistique, l'une des plus marquantes du XXI^e siècle, reste vierge d'explications. C'est fort heureusement le second vœu qui se trouve comblé. Les 544 pages magnifiquement illustrées ne révèlent pas grand-chose que l'amateur n'ait déjà lu et su au détour de la faramineuse bibliographie consacrée à Kubrick. Elles confirment souvent, surprennent de temps en temps et établissent définitivement le portrait d'un homme beaucoup plus simple que sa légende ne l'a voulu. Pour le Kubrick ermite, malade

de la vitesse et hypocondriaque, il faudra repasser: le Kubrick qui se dégage enfin est un artiste fou de perfection, certes, mais décrit comme chaleureux, curieux de tout et beaucoup moins misanthrope qu'il n'y paraît. Voilà la première bonne surprise.

La seconde tient dans la beauté du cadeau. Livré dans un carton-valise, l'album est une pièce de collection. A la mesure de l'amour qu'on lui porte, ce *Kubrick* vaut 35,70 francs le kilo. Soit sept kilos divisés en trois parties. Le premier chapitre de 250 pages, «The Films», réunit de superbes tirages imprimés à partir des photogrammes de chaque film. Sans commentaire: il s'agit de plonger dans l'univers visuel du cinéaste. La deuxième partie, «The Creative Process», retrace son œuvre, film par

film là aussi, grâce à des documents de travail, des textes de collaborateurs, ainsi que des entretiens donnés par Kubrick à l'occasion de chaque sortie. Le dernier chapitre enfin, «Appendix», revient sur les projets abandonnés et regroupe quelques essais qui éclairent notamment la passion de Kubrick pour la littérature.

Les photographies des incroyables fichiers que l'auteur d'*Orange mécanique* constituait pour chacun de ses films impressionnent. Mais il faudrait pouvoir les consulter. Il faudrait pouvoir, par exemple, décortiquer en détail la somme d'informations amassées et les scénarios rédigés pour le fameux *Napoléon* que Kubrick n'est pas parvenu à monter. Devant les croquis des costumes, qui démontrent qu'il

était vraiment à bout touchant, il paraît évident que *Napoléon* à lui seul, comme chaque projet concrétisé ou non, pourra donner lieu à un futur livre au moins aussi lourd et volumineux.

Toutefois, même en considérant *The Stanley Kubrick Archives* comme le premier pas, luxueux, d'une exploration qui n'aura jamais de fin, le plaisir l'emporte. Au gré des révélations et des anecdotes: *Eyes Wide Shut* (1999) était à l'origine une comédie dans laquelle Kubrick souhaitait diriger le comique américain Steve Martin; *Full Metal Jacket* (1987) n'aurait pas existé sans l'intervention de John Le Carré; *The Shining* (1980) avait été tourné directement dans deux formats d'images différents, l'un pour le ciné-

ma, l'autre pour la télévision; *Barr Lyndon* (1975) servait, dans la tête du cinéaste, à préparer *Napoléon*; *Orange mécanique* (1971), comme la plupart des films que Kubrick avait du mal à lâcher, a subi des coupes après sa sortie (*Shining* fut amputé de près de 30 minutes dans les jours qui ont suivi ses premières projections!). Et ainsi de suite, d'indices infimes en alibis imparfaits, en remontant la seule filmographie dont il est coutume de dire, raison, qu'aucun des titres qu'elle contient n'est raté. Ou plutôt que tous sont réussis. Mythiques. Le mystère est sauf.

«The Stanley Kubrick Archives», édité par Alison Castle, Taschen, 544 p.



L'un des photogrammes du livre: une chambre dans l'une des dernières scènes de «2001, l'Odyssée de l'espace».